

LE CLUB DES LONGS COUTEAUX

*..This following programme is dedicated to the city and people of San Francisco who may not know it but are beautiful and so is their City. This is a very personal song, so if some of you cannot understand it particularly those who are European residents, save up all your bread and fly Translove Airways to San Francisco, U.S.A. There maybe you'll undestand the song. It will be worth it. If not for the sake of this song but for the sake of your own peace of mind...
Strobe light beam, creates dreams, Walls move, minds do too, On a warm San Franciscan night...¹*

Eric Burdon & The New Animals, 1967

Une chanson, une photo, un roman, un film (*Bullit* avec Steve Mc Queen ou *The Strawberry Statement* de Stewart Hangmann par exemple), un récit de voyage, un reportage qui ont pour cadre San Francisco exercent toujours sur moi une attirance particulière.

J'en explique les raisons dans ma chronique de la *Cité* et les *Jardins de l'Ombre Jaune*. C'est probablement mon côté très sentimental qui fait que j'aurai toujours cette attirance pour les brouillards de la baie, le Golden Gate Bridge de J.B. Strauss et son parc où les géants musicaux de la fin des sixties donnaient les concerts gratuits annoncés par de délirants et psychédélics posters...

¹ *Le programme suivant est dédié à la ville aux gens de San Francisco qui l'ignorent peut-être mais sont beaux, comme leur ville. Ceci est une chanson très personnelle. Dès lors si certains parmi vous ne la comprennent pas, particulièrement vous les Européens, épargnez et prenez l'avion de Translove Airways pour San Francisco, U.S.A. Là, vous comprendrez peut-être la chanson. Cela en vaudra la peine. Si pas pour l'intérêt de la chanson, pour celui de votre tranquillité d'esprit... Des colonnes de stroboscopes créent des rêves, les murs bougent comme l'esprit, au cours d'une chaude nuit de San Francisco...*

Et puis, il y a toutes ces images...
Le cable car, tramway rouge qu'Elia Kazan et Brando nommaient désir (*A Streetcar named Desire* d'après la pièce de Tennessee Williams²) et qui descend à vitesse réduite l'impressionnante High Street en direction du pier ; le 2400 Fulton Street où vivaient les membres de Jefferson Airplane ; le magasin des Diggers sur Clayton...

Le carrefour que forment le Haight et Ashbury Street : peace and love! Qu'est ce qu'on a pu traîner dans le coin...

Le Flea Market des Volunteers of America ; la maison de Grateful Dead... Les belles façades victoriennes aux boiseries colorées d'Union Street dans Cow Hollow ; Nob Hill ; la spectaculaire Powell Street et Market vers l'Embarcadero... Fisherman's Wharf, Lombard Street ; Telegraph Hill ; Pacific Heights ; l'Oakland Bridge et l'East Bay...

Les noms de rues ou de blocs ont tous une résonance particulière dans cette ville où l'on respecte par dessus tout la liberté individuelle : Mind your business !

Chinatown – Tang Rén Jie ou Tong Jan Gaai ou Tong Ngin Gai selon que l'on utilise le mandarin, le cantonais (majoritaire à Chinatown) ou le hakka – avec le wax Museum au coin de Grant Avenue et California Street, le Tien Hou Temple, les restaurants (ah ces *phô* pas chères), les lumières, les enseignes, la foule toujours un peu décalée, les cabines téléphoniques aux dragons, l'un ou l'autre bric à brac, les théâtres, les senteurs et cette impression de mystère que l'on se plaît à vouloir ressentir...

² Prix Pulitzer 1948

A notre époque à D. et moi, Chinatown était la deuxième ville chinoise des Etats-Unis après son homologue de New York. J'ignore si c'est encore le cas mais elle attire toujours comme le ferait un aimant magique renfermant tant de souvenirs, de rêves, de rencontres d'une période bien particulière, exaltante et riche en découvertes, aujourd'hui révolue.

Et puis, il y a les escapades dans des endroits extraordinaires comme à un peu plus de 200 km plus au sud, Big Sur, et ses paysages fantastiques que hantent encore les fantômes de Henri Miller et Jack Kerouac.

Jack qui décrit pourtant les lieux d'une manière que nous qualifierons de particulière – mais le contexte était lui-même particulier – et de nature à ne pas inciter le premier quidam venu à se rendre sur place... ce qui serait une grave erreur :

« (...) vous arrivez à un petit tournant de ce qui n'est guère qu'une piste maintenant, et voilà le ressac couronné de blanc qui fonce vers vous en mugissant et déferle sur le sable ; il paraît dominer l'endroit où vous êtes, semblable à un mascaret assez gigantesque soudain pour vous faire battre en retraite et courir vers les collines. Et ce n'est pas tout, la mer bleue, derrière les hautes vagues écumantes, est pleine d'énormes rochers noirs qui se dressent comme de vieilles forteresses d'ogres ruisselant d'une fange liquide (...) Tout au long de cette côte tourmentée. (...) je me suis demandé pourquoi ce lieu a la réputation d'être beau, pourquoi on ne parle pas de l'impression de terreur qui s'en dégage, des rocailles blackéïnes qui grondent (...) du spectacle qui vous attend quand vous descendez le long de la côte par une journée ensoleillée, écarquillant les yeux

sur des kilomètres et des kilomètres d'une mer dévastatrice. »³

Par contre, l'excellent et regretté photographe, journaliste, écrivain, Alain Dister qui collaborait à l'époque avec Rock & Folk donne une toute autre image du lieu :

« Les falaises de Big Sur piquent dans la mer à angle aigu. Le ressac éclabousse en gerbes les rochers noirs où des bandes bruyantes de mammifères se rassemblent avant de plonger à la poursuite du poisson. Le bruit des vagues, en contrebas, se mêle à celui du vent qui mugit, grave, entre les troncs nervurés des séquoias. L'air est saturé du parfum des eucalyptus qui bordent la route et des lauriers couvrant les collines, vers la terre, vers le cœur de la Californie, vers les plaines où les immigrants mexicains ont depuis longtemps pris la relève des Okies. On ne se réfugie plus dans ce pays pour fuir des tempêtes de poussière, mais pour y trouver la paix, marquer une pause, peut-être pour n'en plus jamais repartir. Henry Miller s'est arrêté à Big Sur. Des fous du zen y ont installé des temples. Des marcheurs planeurs ont parcouru ses sentiers en quête du Grand Esprit. Ou d'eux-mêmes. Quelque chose dans l'air, dans le souffle du vent, dans ce murmure lointain de l'océan invite à la méditation. »⁴

J'avoue être intarissable quand de nos jours encore j'aborde le sujet 'San Francisco en 1968' et tout ce qui va avec. Je crains d'être parfois ennuyé à l'image de ces nostalgiques qui ressassent un passé qui ne reviendra plus mais qui les a profondément, humainement, culturellement (on parlait de contre-

³ Big Sur, 1962 Jack Kerouac, Editions Gallimard 1966 pour la traduction française. Le petit extrait ci-dessus est repris du chapitre IV de la traduction de Jean Autret, ré-éditée par Folio.

⁴ Alain Dister *Oh, hippie days ! Carnets américains 1966-1969*, Librairie Arthème Fayard, 2001. Extrait repris de la page 72 de l'édition *J'ai lu* n° 7871, 2006.

culture à l'époque) et musicalement marqués.

Ce sont toutes ces raisons qui font qu'à l'instar de ceux qui font la part belle aux agissements de l'Ombre Jaune, les romans que Henri Vernes situe à San Francisco font partie de mon panthéon personnel. Il me serait bien malaisé de dire avec exactitude combien de fois je les ai lus et relus, avec toujours un plaisir inchangé...

C'est le cas de ce **Club des Longs Couteaux** – paru bien avant mon escapade californienne avec D. – dont le titre est déjà une histoire à lui tout seul... du mystère, des intrigues, l'une ou l'autre triade en perspective sur fond de Chinatown : de quoi rêver un peu plus encore.

« Dans la lumière chaude du jour déclinant, le Diamond Cross ressemblait à un jouet d'enfant, tout blanc, posé sur un miroir au tain mordoré. Pourtant, la petitesse des pirogues indigènes qui l'entouraient le rendait, par comparaison, à sa taille réelle. On eût dit une bande de minuscules poissons voraces évoluant autour de quelque monstrueux cétacé albinos. » p. 6⁵

Le navire fait la liaison entre Panama et San Francisco. Il est, au moment où commence cette aventure, à l'arrêt devant un petit village mexicain dont les habitants viennent proposer leurs produits aux passagers, pendant que des adolescents plongent récupérer les pièces de monnaie que leur lancent quelques voyageurs.

Bob Morane est à bord, il va retrouver Bill en Californie.

Il s'amuse du jeu et de l'habileté des jeunes plongeurs quand il s'aperçoit

qu'un lanceur de pièces à sciemment fait plonger un jeune garçon alors qu'un aileron de requin fend les flots en direction de sa barque.

Bien évidemment, Morane plonge, tue le requin et sauve le garçon avant de corriger proprement le lanceur sans scrupules.

Un zigoto qui ne manque pas de proférer des menaces à l'encontre de Bob après que ce dernier l'ait étendu pour le compte.

Il y a d'ailleurs quelques personnages particuliers sur ce navire...

John Mô

C'est le nom du lanceur de dollar à l'approche d'un requin... Un drôle de rastaquouère...

« Il s'agissait d'un Chinois trapu un peu ventripotent, au visage anormalement triangulaire et aux yeux globuleux de poisson que recouvraient presque complètement d'épaisses et lourdes paupières, si lourdes semblait-il que leur propriétaire ne parvenait jamais à les soulever tout à fait. Derrière les étroites fentes, les yeux noirs, à peine visibles, faisaient songer à des bêtes cruelles et voraces, tapies dans l'attente d'une proie. La lèvre supérieure était ornée d'une moustache noire, comme cirée, dont les pointes tombaient très bas vers le menton, accentuant encore l'expression mystérieuse de cette face figée, dont la peau et les chairs donnaient l'impression d'être étroitement soudés aux os. L'homme portait un complet d'alpaga sombre et un chapeau de feutre à bord et à fond plat le coiffait. » p. 27

Voilà donc un nouvel ennemi pour Bob Morane si l'on en croit les menaces qu'il a proférées...

⁵ les renvois de pages se réfèrent à l'édition originale, Marabout junior n° 230, 1962 by Editions Gérard et C°, Verviers

Erroll Dunkirk

Celui-ci est plutôt sympathique et met Bob en garde contre la dangerosité de John Mô.

« (...) un homme mince, âgé d'une cinquantaine d'années et vêtu avec élégance d'un complet de palm-beach clair sortant du meilleur faiseur. Tout en lui disait la distinction, depuis ses cheveux grisonnants, soigneusement lissés sur les tempes, jusqu'aux pointes de ses souliers fauves si bien cirés qu'ils en paraissaient vernis. La moustache poivre et sel était coupée avec précision, et l'on pouvait s'étonner qu'un monocle cerclé d'or ne fût vissé sur l'un des yeux marron, pétillant d'humour. On eût pu prendre cet homme pour un Britannique si un léger nasillement, dans son accent, n'avait dénoté l'Américain. » p. 13

Pour Dunkirk, Bob Morane ne devrait pas prendre les menaces de Mô à la légère. Il le connaît. Il habite San Francisco et beaucoup pensent qu'il est l'un des chefs du Club des Longs Couteaux. Un club qui semble ne pas rassembler des enfants de chœur...

Sandra Lee

Cela fait un moment que cette jolie personne épie notre héros favori. Son exploit face au requin et son altercation avec John Mô semblent avoir particulièrement attiré son attention.

A tel point qu'à l'heure du dîner, Mô, toujours lui, s'étant installé à sa table personnelle, elle s'arrange avec le commissaire de bord pour être placée à celle de Bob.

Belle comme un morceau de cristal poli, se dit Bob page 18 en la contemplant...

« Il la dévisageait discrètement, sans pouvoir s'empêcher de trouver en elle un certain mystère. (...) il l'avait croisée à différentes reprises, sans lui prêter plus d'attention qu'aux autres passagers et passagères. Pourtant, à présent qu'il la considérait de près, il lui trouvait un intérêt nouveau, comme si, derrière le beau visage aux traits un peu figés, un mystère s'était tenu caché. 'Sans doute sont-ce ces yeux légèrement bridés, témoins de quelques gouttes de sang asiatique', pensa-t-il » pp. 19-20

Au cours du repas, Sandra Lee déclare à Bob qu'elle a failli applaudir lorsqu'elle l'a vu boxer le vilain John Mô. Et puis, elle demande s'il connaît Erroll Dunkirk... Ce qui ne manque pas d'étonner Morane.

Pourquoi cette question ? Serait-elle en cheville avec Mô qui l'aurait envoyée interroger son « boxeur » de l'après-midi ? Et aussi, pourquoi change-t-elle d'attitude, devient-elle froide, quand Morane lui demande ce qu'elle sait d'un certain Club des Longs Couteaux ?

Etrange, tout cela.

Les trois personnages sont-ils liés ?

Qu'est John Mô par rapport à Sandra Lee et inversement ? Quel rôle joue exactement le sympathique Erroll Dunkirk ?

« Accoudé seul à la lisse, Bob Morane regardait à présent en direction de San Juanico qui, à quelques encablures, imposait ses lumières dans la nuit veloutée, lumières qui se reflétaient, dansantes, dans le miroir magique de la baie, taillé semblait-il dans une gigantesque plaque de jais polie. Sur les hauteurs dominant le port, des colonies de lucioles luisaient, marquant l'emplacement des établissements de luxe pour touristes (...) » p. 23

Des cris tirent Bob de sa rêverie et il porte secours à un homme assailli par trois adversaires, à première vue des Asiatiques qui prennent la fuite en quittant le navire pour rejoindre la côte. La victime n'est autre qu'Erroll Dunkirk... Victime de qui ? Des membres du Club des Longs Couteaux ?

Avez-vous déjà entendu parler des Boxers, Commandant Morane ?

Bob aimerait en savoir plus sur ce Club dont John Mô serait un des dirigeants. Et il interroge Dunkirk qui n'a pas l'air d'un homme tombé de la dernière pluie...

« Il y a certes bien longtemps que les Boxers ne font plus parler d'eux, mais il n'en est pas de même de la fameuse Triade, la puissante société secrète chinoise dont ils étaient un des rameaux. Peu de gens ont entendu parler de cette Triade, dont les ramifications s'étendent non seulement en Chine, mais dans les autres pays où les Chinois ont émigré, comme la Malaisie, l'Indonésie et les Etats-Unis... A San Francisco, ses membres ont pris le nom de Longs Couteaux, qui était l'un des surnoms des Boxers... On ignore presque tout de ce Club des Longs Couteaux, sinon qu'il règne en maître sur tout ce qu'il y a de chinois aux Etats-Unis, et bien entendu il entretient des relations étroites avec d'autres sectes de Singapour, Hong-Kong ou Saïgon. On croit que les Longs Couteaux ont leur repaire dans Chinatown et que les affiliés ne se réunissent que le visage couvert d'un masque de linge, suivant la coutume de la Triade. Où se trouve ce repaire et qui sont ces affiliés ?...Mystère...On ne sait rien d'eux... » pp. 31-32

Et nous, que savons-nous de la révolte des Boxers ?...

...le film *Les 55 jours de Peking*, réalisé en 1963 par Nicholas Ray, Guy Green et Andrew Marton – avec, entre autres Ava Gardner, Charlton Heston, David Niven...- mis à part ? Un sujet que nous avons légèrement abordé dans un article précédent.

Beaucoup de livres, d'articles, de sites internet sont consacrés à cette révolte.

Il y a d'excellents textes sur le web comme celui de Wikipedia bien entendu mais aussi sur Linternaute Histoire, parfaitement documentés et bien présentés, des sources d'informations que l'on peut résumer de la manière suivante :

Les Boxers étaient au départ une société secrète, la Yihetuan (*Poings de justice et de concorde*) dont les membres pratiquaient une boxe ancestrale chinoise. Au cours du XIXème siècle, la Chine avait subi de lourdes défaites dans ce qui fut appelé les guerres de l'opium l'opposant à la Grande-Bretagne. Ces guerres trouvent leur origine dans la volonté de la Chine de combattre les importations d'opium sur son territoire, ce qui était bien évidemment contraire aux intérêts britanniques. Les défaites chinoises dans ces conflits ont entraîné bien des conséquences au désavantage du pays comme la cession, par exemple, de Hong Kong aux vainqueurs et l'obligation d'ouverture de nombreux ports au commerce étranger. Ajoutons à cela une autre défaite dans une guerre l'opposant par la suite au Japon.

Autour de 1900, le pays est occupé par les puissances occidentales ; partagé entre toute une série de pays comme la Russie, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne...

Une situation ressentie par beaucoup comme très humiliante. Certains

essaient, avec l'empereur, de mettre en place des réformes destinées à moderniser l'état mais ces tentatives rencontrent l'hostilité de l'impératrice Cixi et de ses courtisans. Cixi fait même enfermer l'empereur pour l'empêcher d'agir.

Tout cela donne naissance à la révolte des Boxers qui, habilement manipulés par Cixi, affrontent ouvertement les délégations étrangères, le clergé et tout ce qui représente les envahisseurs occidentaux.

Les Boxers ayant assassiné l'ambassadeur d'Allemagne, toutes les puissances occupantes s'unissent pour combattre les révoltés dont elles triomphent lors de la prise de Pékin en août 1900, mettant par la même occasion Cixi et sa suite en fuite.

Tous ces événements aboutiront en fin de compte à la fin de la dynastie des Qing et auront bien entendu des retombées catastrophiques pour la Chine et le peuple chinois.⁶

Pour tous ceux que le sujet « triades » intéresse, ce qui est souvent le cas des amateurs de Bob Morane, il existe comme indiqué ci-dessus d'excellents sites internet montrant des photos d'époque, une iconographie étendue, des articles fouillés dont je recommande la lecture.

Alors, le Club des Longs Couteaux : un héritier des Boxers ? Dans quel but ?

Pour minimiser l'impact de l'incident, Dunkirk prétend que ses agresseurs étaient peut-être mexicains et non chinois. Ce qui ne satisfait pas Morane qui retrouve sur la plage arrière du navire

d'où il a tiré l'Américain des griffes des trois hommes, un poignard abandonné par ces derniers dans leur fuite.

« C'était une arme à lame étroite, aux tranchants parallèles, qui n'allaient en se rétrécissant, pour former pointe, qu'à quelques centimètres de son extrémité. La garde, en forme de croissant, était en cuivre et couverte de ciselures. Le manche, lui, court, était garni de peau de requin tannée et polie. » p. 33

Pour Bob l'origine chinoise de l'objet ne fait aucun doute : il en a vu des dizaines similaires à Shanghai, Canton ou Hong Kong au cours de ses nombreux voyages.

Mais pourquoi s'en prendre à Erroll Dunkirk ?

S'il s'agissait de sbires du Club des Longs Couteaux, pourquoi ne l'ont-ils pas attaqué lui, Bob Morane, qui avait boxé John Mô, soupçonné d'être l'un des chefs de l'organisation ?

De retour dans sa cabine, Bob doit cependant constater que, si ce sont eux bien entendu, les hommes de main du Club ne l'ont pas oublié : ses affaires ont été fouillées, tout est sens dessus dessous et paradoxalement, rien n'a été dérobé...

Et Bob de résumer pour lui-même tous ces événements étranges :

« (...) j'envoie John Mô au tapis et il me dit que je le regretterai. Puis, un certain Erroll Dunkirk, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam et qui n'a aucune raison de prendre soin de ma petite santé, vient me dire, sans que je lui demande rien, de me méfier du dénommé John Mô et d'un certain Club des Longs Couteaux dont il serait le chef. Ensuite, une charmante passagère qui, à la salle à manger, a été, comme par hasard, chassée de sa table par le même John Mô, vient, toujours comme

⁶ petit résumé sans prétention historique basé par les articles présentés sur internet par Wikipedia, Linternaute et inspirés par divers souvenirs de lecture. Il n'a aucun but scientifique et n'est là que pour situer la Club des Longs Couteaux par rapport aux Boxers.

par hasard, s'asseoir à la mienne pour me tirer les vers du nez et, quand je lui parle des Longs Couteaux, donne l'impression d'avaler un verre de vinaigre. Finalement, je retrouve Erroll Dunkirk en train de se faire passer à tabac, sinon trucidier, par des Chinois qu'il veut à tout prix faire passer pour des Mexicains. Et, pendant que je sers de garde-malade à ce même Dunkirk, quelqu'un de trop désintéressé pour être honnête, vient jeter un coup d'œil dans mes petites affaires... » p. 35

Coïncidences ? Hasards ? Ce serait trop simple...

La suite du voyage voit les protagonistes s'ignorer les uns les autres. S'ils se rencontrent de temps à autre comme c'est inévitable dans un espace aussi réduit que celui d'un paquebot de croisière, aucune conversation ne s'engage entre eux.

Sandra Lee participe, avec enthousiasme semble-t-il, aux soirées dansantes organisées par les autorités du bord.

John Mô se contente de lancer à Morane des regards chargés de haine qui en disent long sur l'estime avec laquelle il considère notre aventurier.

Quand à Erroll Dunkirk, il démontre vouer un culte sincère à la consommation des Gin-Fizz confectionnés au bar.

Tout cela jusqu'au soir où le dit Erroll quitte le bar en question où il abandonne sa boisson favorite pour, équipé d'un passe, s'introduire dans une cabine qui n'est pas la sienne et en ressortir quelques instants plus tard...

Curieux, bien entendu, Bob fait le guet afin de savoir qui occupe cette cabine et découvre qu'il s'agit en fin de compte de John Mô.

A quel jeu joue donc Dunkirk ? Quel est le lien entre ces deux hommes et que vient faire Sandra Lee dans cet imbroglio ?

Comme toujours, il eut sans doute été préférable pour Bob Morane de se désintéresser de tous ces événements...

Une surprise l'attend dans sa propre cabine plongée dans l'obscurité...

« Comme il se demandait où il avait déjà senti ce parfum, la porte, qu'il avait laissée ouverte, claqua dans son dos. Il voulut se retourner, mais un froissement de tissu lui apprit que quelqu'un se glissait derrière lui. Sans qu'il ait eu le temps de réagir, un bras s'enroula autour de sa gorge, tandis qu'un poing dur et expert lui comprimait la pomme d'Adam. A demi étranglé, il toussa. Un tampon de coton, imbibé d'un liquide poisseux, fut appliqué sur ses narines alors que, s'apprêtant à réagir contre l'agression dont il était l'objet, il aspirait un bon coup. Une vapeur à la fois âcre et grisante lui monta au cerveau et, presque aussitôt, il se sentit la tête étrangement vide. Il voulut s'arracher à cet engourdissement qui s'emparait de lui, mais il n'y parvint pas. Ses jambes flageolèrent et il s'écroula pour, aussitôt, sombrer dans une inconscience totale. » p. 41

Quand il revient à lui, Bob doit bien constater qu'il est seul et que son visiteur n'a rien dérangé dans la cabine ni emporté quoi que ce soit...

Deux visites c'est beaucoup. L'une pour fouiller ses affaires, l'autre pour quoi ? Et puis que veulent dire toutes ces allées et venues dans ces cabines : pas seulement la sienne mais aussi celle de Mô où il a vu s'introduire Dunkirk ?

San Francisco

« Alignés derrière de grande tables basses, dans le poste de douane de San Francisco, les passagers du Diamond Cross se soumettaient avec patience à l'inspection vigilante des gabelous fédéraux, qui fouillaient avec précision et conscience dans les valises ouvertes. Il y avait près d'une heure à présent que le paquebot était venu s'amarrer à l'un des piers ultra modernes de l'embarcadère et, pour ses passagers, les formalités de la douane les séparaient seules encore de la prodigieuse cité californienne, refuge de tous les cosmopolismes avec ses quartiers espagnols, mexicains, italiens, allemands et sa célèbre Chinatown, vraie ville asiatique avec ses journaux, son standard téléphonique en langue chinoise. » p. 44

Comme je l'écrivais au début de ce texte : personne n'y résiste, Henri Vernes lui aussi est tombé sous le charme de Frisco...

Si Bob passe la douane sans encombre, ce n'est pas le cas de John Mô dans les valises duquel les douaniers découvrent une dizaine de diamants dont le Chinois soutient ne pas connaître la provenance... ce qui n'empêche pas les autorités de l'emmener pour plus amples investigations sans doute...

C'est le moment que choisit Dunkirk pour aborder Bob et lui rappeler que Mô est un personnage peu recommandable.

Morane ne peut s'empêcher de penser que Dunkirk lui-même l'est peut être lui aussi, peu recommandable, puisqu'il l'a vu pénétrer dans une cabine qui n'était pas la sienne...

Dunkirk lui laisse cependant sa carte et avant de s'éloigner insiste pour qu'au moindre ennui éventuel à San Francisco, Bob prenne contact avec lui...

Bob Morane, insouciant, préfère oublier tous ces incidents et les intrigues qu'ils supposent et se réjouit d'aller rejoindre son ami Bill à l'Hôtel Perdido.

Il ne peut éviter de raconter les événements du bord à son vieil ami qui ne manque bien entendu pas l'occasion de les commenter, avec son humour habituel :

« On peut dire réellement, commandant, que vous attirez l'orage. Je fais le voyage de Panama à Frisco en avion sans même rencontrer un seul trou d'air. De votre côté, vous vous embarquez sur un paquebot de plaisance où, par définition, il doit se passer des choses... plaisantes. Au lieu de cela, vous rencontrez un Chinois-Américain qui s'amuse à jeter des petits enfants aux requins et fait partie d'un certain Club des Longs Couteaux, d'une jeune femme belle comme une nuit des tropiques et aussi mystérieuse, d'un gentleman qui pourrait être sympathique s'il ne passait son temps à se faire agresser par de faux Mexicains, ou à visiter les cabines des autres. Et, pour clôturer le tout, vous finissez par vous faire chloroformer.... » p. 49

Ben oui...

Et ce n'est pas tout.

Un objet inconnu de Bob s'échappe de la poche de l'une de ses valises :

« Il s'agissait d'une grosse bague d'argent, finement ciselée, dont l'anneau était figuré par deux dragons aux queues entrelacées et dont les gueules fixaient un énorme rubis formant chaton. Sur le plat de la pierre, des caractères étaient gravés. » p. 50

Aucun souvenir n'est relié à cet anneau. Bob Morane est catégorique : il ne l'a acheté nulle part. Il s'en souviendrait.

Et si, question que se pose le lecteur attentif, quelqu'un avait intentionnellement placé cette bague dans les bagages du commandant ? Par exemple, lors de l'épisode du chloroforme ? Et encore : et si cette bague avait une valeur...symbolique quelconque ?

On peut le croire quand on lit l'effet qu'elle fait sur un garçon chinois venu livrer une bouteille de whisky dans la chambre des deux amis : sur le visage de l'homme, la peur, la crainte...

La nuit n'est pas des plus calmes, loin s'en faut. Bob est réveillé par une bagarre opposant deux individus dans sa propre chambre... Quand il intervient, il se trouve confronté à une véritable montagne de muscles et ne doit de s'en sortir qu'à l'intervention de Bill, surgi de la chambre communicante. Le second bagarreur est une femme : qui l'eût cru, il s'agit de Sandra Lee qui tient dans sa main l'anneau découvert par Morane et Ballantine dans les bagages de Bob et qui a fait tant d'effet sur le domestique chinois, employé par l'hôtel, un peu plus tôt dans la soirée...

Quant au second « combattant », assis sur une chaise pieds et poings liés :

« C'était une véritable montagne humaine. Haut de deux mètres, il possédait l'anatomie exagérément graisseuse d'un lutteur de sumo. Son complet de serge bleue, dont il avait relevé et fixé les revers à l'aide d'une épingle de nourrice afin de cacher la blancheur de la chemise, avait nécessité au moins cinq mètres de tissu. Pour opérer dans l'obscurité, il s'était noirci le visage, probablement à l'aide d'un bouchon brûlé, mais la morphologie de ses traits, et ses cheveux noirs et lisses, dénotaient un Asiatique. » p. 62

La montagne ne veut bien entendu pas parler. Miss Lee non plus dans un premier temps mais elle finit quand même par fournir quelques explications.

La bague que l'on désigne sous le vocable *l'Anneau du Sang et du Dragon* aurait appartenu à Confucius pour devenir fin du dix-neuvième siècle la propriété de l'impératrice douairière de Chine Tseu Hi (Cixi) qui fut à l'origine de la révolte meurtrière des Boxers que nous avons déjà évoquée quelques paragraphes plus haut.

A l'époque, le grand-père de Sandra Lee, un certain Tsao Li était l'un des chefs de la Triade qui contrôlait, parmi d'autres groupes, les Boxers, appelés aussi Longs Couteaux.

Pour mieux déterminer les Boxers dans leur action, Tseu Hi avait confié l'anneau sacré à Tsao Li, une démarche qui, comme on le sait, ne devait rien apporter.

La répression de la révolte en cours, Tsao Li s'enfuit pour se réfugier aux Etats-Unis où il épouse une Américaine et prospère dans le monde du commerce.

Quant à l'anneau, il en fait cadeau à un cousin, planteur en Colombie.

Les Boxers, de leur côté, bien que vaincus, n'avaient rien perdu de leur puissance ni de leur organisation. Et une vingtaine d'années avant que ne débute ce récit, ils ont essaimé dans toute la Chine et partout où se trouvent des colonies chinoises, sous le nom de Club des Longs Couteaux dont le but demeure la lutte contre les étrangers dans le monde entier.

Le Grand Maître de la Triade, que l'on suppose basé à Hong Kong, a chargé John Mô, chef des Longs Couteaux aux Etats-Unis, de retrouver l'anneau sacré.

Sandra Lee, informée du fait, a récupéré l'anneau en Colombie, avant John Mô, car elle sait quel mauvais usage, hostile et dangereux pour des millions de gens, les Longs Couteaux feront de l'objet s'ils entrent en sa possession.

Connue du Chinois au chapeau plat, elle fait l'objet de sa surveillance et c'est pourquoi elle cache un soir l'objet dans une des valises de Bob Morane, dans le but de le récupérer à San Francisco.

C'est ce qui explique sa présence dans la chambre. Quant à celle de la *montagne*, il ne fait aucun doute que les Longs Couteaux surveillent et font suivre Sandra, d'où la bagarre qui a réveillé Bob et Bill.

C'est le moment que choisissent les Longs Couteaux pour envahir l'hôtel. Carrément.

Il n'est pas difficile de comprendre que l'établissement comptant une majorité d'Asiatiques dans son personnel, les hommes de Mô ont pu occuper les lieux sans trop de problèmes.

Guidés par les cris de la *montagne* – avant que Bill ne fasse taire *cette dernière* de la manière que l'on devine – le gang s'attaque à la résistance de la porte de la chambre, pendant que Miss Lee préfère prendre la fuite par la fenêtre, ce qui ne sera pas sans conséquence.

Devant l'ardeur des assaillants, Bob Morane et Bill Ballantine n'ont pas d'autre solution que de se réfugier dans la salle de bains. L'affaire prend une tournure des plus désagréables quand *de tous côtés, des sirènes de voitures de police se mettent à hurler...* p. 73

« Le lieutenant Martinez, de la police de San Francisco, ne paraissait guère content. Il marchait de long en large à travers la chambre, la tête baissée et le regard au plancher, comme s'il cherchait à y lire une réponse aux différentes questions qu'il se posait.

Depuis un quart d'heure à présent, la lumière s'était refaite dans tout l'Hôtel Perdido que les policiers avaient envahi,

avertis par une femme de chambre qui avait réussi à se faufiler au dehors.

Avec ses portes arrachées et les cops qui s'y étaient installés comme s'ils avaient l'intention d'y passer le reste de leurs jours, la chambre de Morane ressemblait un peu à un champ de bataille. Bob et Bill, assis sagement sur des chaises, laissaient passer l'orage dont le lieutenant Martinez était le centre. » p. 74

En dépit du chapeau et de l'absence d'imperméable, Martinez nous fait penser à un autre policier qui allait devenir célèbre quelques années plus tard :

« (...) ses joues mal rasées et la mèche noire émergeant de dessous son chapeau cabossé lui donnaient autant l'allure d'un gangster que d'un policier. Quant à son complet de palm beach clair, mais souillé, il était à ce point chiffonné qu'il donnait l'impression d'avoir servi de pyjama. » pp. 75-76

Il ne parle pas de sa femme et Henri Vernes ne nous dit pas s'il roule dans une vieille voiture française mais on peut imaginer le personnage...

Et puis, Martinez est tout le contraire d'un imbécile :

« (...) il y a dans tout cela de quoi m'intriguer. Je vous connais de réputation, monsieur Morane, et je sais que, partout où vous passez, vous semez la pagaille. Or, il se fait que, justement le jour où vous arrivez à Frisco, une bande de chinks (un terme raciste et déplaisant qui ne peut que heurter Bob, Bill et nous) envahissent en force votre hôtel, et cela dans le seul but de pénétrer dans votre chambre. Que cela arrive à Mr. Smith ou Jones, passe encore, mais à vous, le roi des récolteurs de plaies et de bosses, avouez... » p. 77

Les choses risquent de mal tourner pour Bob et Bill quand le lieutenant

Colum... pardon, Martinez, reçoit par téléphone l'ordre de tout laisser tomber.

Voilà qui est pour le moins surprenant.

Qui est intervenu en faveur des deux amis ?

Chinatown

John Mô se manifeste au téléphone pour proposer un échange : l'anneau contre la vie de Miss Lee que ses hommes ont capturée alors qu'elle quittait la chambre de Morane par l'échelle de secours...

Bob n'a pas vraiment le choix : s'il veut sauver Sandra Lee, que le chef des Longs Couteaux menace de faire découper en petits morceaux : les doigts, les oreilles... il doit passer, ou feindre de passer, par les exigences que fixe son adversaire.

« Je vous attends dans une heure au n° 162 de Tamarin Street, dans Chinatown. C'est une boutique de tatoueur. Vous demanderez Mr. Pink et quand vous serez en sa présence, vous lui direz simplement que vous voulez vous faire tatouer une bague autour du pouce gauche. Il vous amènera Miss Lee et quand vous lui aurez remis l'anneau, il vous laissera libres tous deux... » p. 83

Un piège, c'est clair.

Pourquoi si Pink doit veiller à l'échange, Mô dit-il « *je vous attends...* » ? Mais il n'y a à première vue aucune autre solution au problème.

« Bien que la nuit fût fort avancée (...) Chinatown demeurerait animée, avec ses enseignes lumineuses, toutes en caractères chinois, ses banderoles flottant au vent, ses cinémas ouverts jour et nuit, ses restaurants où l'on peut déguster des œufs presque aussi vieux que des momies

égyptiennes, mais bien plus pourris, ses boutiques où l'on vend au kilo les billets de loteries, nationales et autres, ses théâtres d'où s'échappent les voix de rongeurs des chanteuses du cru. Partout dominant le rouge et le jaune, qui sont les couleurs favorites de Bouddha. Quant aux gens – Asiatiques pour la plupart – qui se pressent à travers des rues étroites, sous les lampions de couleurs suspendus à des fils, ils semblent n'aller nulle part. On les dirait nés d'un coup de vent, et prêts à disparaître dans un autre coup de vent. Et il y a aussi des Blancs, marins en goguette ou touristes attardés, à la recherche de sensationnel. Et puis des ombres sans visages, qui se glissent dans les artères les plus obscures, comme à la recherche de quelque inavouable fatalité. » pp. 86 -87

Je ne pouvais m'empêcher de citer ce paragraphe tant il est représentatif du talent de conteur de Henri Vernes et de son aisance à faire se matérialiser des images par l'emploi de mots si justes...

Bien évidemment, Tamarin Street fait partie de ces artères les plus obscures...

Bill, déguisé en clochard, assure les arrières de son ami mais cela suffira-t-il face à la souricière qu'a certainement mise en place le chef des Longs Couteaux ?

La boutique de Pink, tatoueur et détatoueur, n'est pas vraiment l'endroit idéal pour organiser une belle soirée entre amis :

« De chaque côté de cette enseigne pendaient, collés à la vitre, d'étranges rubans ressemblant à de fins parchemins et dont l'un portait le dessin d'un serpent allongé, l'autre d'un sabre chinois (...). Morane avait assez bourlingué pour reconnaître dans ces rubans des lanières de peau arrachées par le détatoueur à des patients soucieux de se débarrasser d'encombrants souvenirs. (...) le sabre

(...) devait, il en était sûr, avoir orné le bras ou le torse de quelque bourreau cantonnais (...). P. 88

Hum. Vous êtes toujours là ?

La boutique de Pink est évidemment truquée et on ne peut en sortir que par les toits, comme le veut M. Mô pour attirer Bob Morane là où il souhaite qu'il se rende...

Avant de gagner ces toits, Bob cache quand même l'anneau dans un fauteuil de l'atelier de Pink.

Il est bien entendu fait prisonnier par les hommes de John Mô et emmené en quelque endroit secret.

« Il se trouvait dans un vaste et luxueux salon meublé à l'orientale et qui, ce détail le frappa aussitôt, n'avait pas de fenêtre. Des lampes électriques à la lueur tamisée l'éclairaient, et Bob put se rendre compte qu'il était entouré par une demi-douzaine de Chinois dont M. Mô et la montagne humaine. » p. 102

Sandra Lee est vivante, Bob peut en faire le constat. Il tente de ruser encore et refuse de remettre l'anneau à ses ennemis, prétendant qu'il l'a donné à Pink... ce qui ne convainc pas son tourmenteur qui semble avoir toute confiance envers le tatoueur...

Néanmoins, comme dit Morane, selon un proverbe chinois :

« La fidélité est semblable au sucre, qui est dur comme la pierre, et pourtant fond au soleil. » p. 104

Le chef des Longs Couteaux vérifiera mais il sait que Pink ne peut l'avoir trahi. Il répond à Bob par un autre proverbe chinois, lourd de menace pour lui comme pour Sandra :

« On peut couper les mains au brave, lui arracher la langue, ou lui trancher la tête, mais il ne résiste jamais à la souffrance de deux beaux yeux. » p. 105

On ne peut être plus clair...

Pourtant Sandra incite Bob à ne pas céder aux menaces car Mô en possession de la bague, cela signifierait quantités de nouveaux crimes et d'oppression pour un nombre incalculable de malheureux, victimes de cette sinistre société secrète...

Morane pense comme elle bien entendu et il place beaucoup d'espoirs en une intervention salvatrice de Bill Ballantine, pour autant que celui-ci sache où se trouvent retenus les prisonniers...

Mô met ses menaces à exécution : ses hommes se saisissent de Miss Lee et la montagne s'apprête à lui couper l'un ou l'autre doigt... Courageusement la jeune fille conjure Bob de ne pas céder...

« Voyez-vous, commandant Morane, Wu va d'abord couper un des jolis doigts de Miss Lee, puis un autre, et encore un autre. Ainsi, jusqu'à dix. Ensuite, si c'est nécessaire, on lui tranchera les oreilles, le nez... » p. 108

Bob ne peut résister à la menace – et c'est déjà plus qu'une menace, le sinistre Wu s'apprêtant à mutiler la jeune femme – et il avoue où il a caché l'anneau.

Mais John Mô est un être fourbe, dénué de tout sens de la loyauté, tourné uniquement vers l'objectif que se sont fixés les Longs Couteaux et insensible à la souffrance humaine. Indifférent, tout court, à la vie des autres.

Il décrète :

« Miss Lee a du sang chinois et, comme telle, en tentant de nous dérober

l'anneau, elle a commis un acte de trahison envers notre race. » p. 112

Il faut quand même oser cette déclaration : comme si le chef des Longs Couteaux représentait à lui seul l'ensemble du peuple chinois...

Et il poursuit :

« Cependant, elle est la petite fille d'un ancien Grand Maître de notre confrérie, et seul le Grand Maître actuel peut statuer sur son sort. Dans quelques jours, elle sera transférée à Hong Kong pour y être jugée... » p. 112

... rue du Dragon Jaune ?...

« Quant à vous, Commandant Morane, vous ne jouissez pas de cette provisoire immunité. Oh ! ce n'est pas parce que vous avez voulu me tromper (...) à bord du Diamond Cross, vous m'avez frappé (...) je vous ai dit alors que vous regretteriez d'avoir porté la main sur John Mô (...) On ne ridiculise pas impunément un chef du Club des Longs Couteaux. » p. 112

Bob Morane est mal pris. Il ne peut qu'ironiser sur la manière dont son tortionnaire compte mettre fin à ses jours : Wu, le pal ?...

Et Mô a cette phrase terrible :

« Personne ne vous tuera, commandant Morane, vous vous tuerez vous-même... » p. 113

L'homme au chapeau plat a en effet de l'imagination :

« Je vous laisserai trois jours pour mettre fin à votre existence, librement, commandant Morane (...) Ensuite, vous serez soumis à de lentes tortures, qui dureront des semaines et au cours desquelles vous endurerez des souffrances sans nom. Peu à peu, vous perdrez votre

intégrité humaine, et vous-même supplierez alors qu'on vous donne les moyens d'en finir... » p. 113

Et le monstrueux personnage dit encore :

« Obliger le célèbre commandant Morane, le brave des braves, le chevalier des temps modernes à se donner la mort, comme le dernier des lâches, ne sera-ce pas là pour moi la plus belle des revanches ? » p. 113

Même l'Ombre Jaune n'a jamais été aussi vil...

Quant à espérer l'intervention de Bill, la chose est plus que compromise... à première vue parce qu'avec Bill on ne sait jamais... Bob se trouve dans un refuge secret, situé sous Chinatown, à un endroit que personne ne connaît, à part le Club...

D'ailleurs, Mô précise :

« Il est difficile de sortir de ce repaire souterrain si l'on n'en connaît pas le « sésame ». » p. 116

Cette fois, ça va mal pour notre héros ... malgré le confort de sa prison...

« C'était une pièce rectangulaire assez grande (...) aux murs peints et meublée confortablement de deux grands fauteuils et d'un divan de cuir, d'une table basse et d'une vaste bibliothèque-bar occupant toute la surface d'un panneau. Un tapis épais comme un gazon amortissait le bruit des pas. » p. 117

Supplice des supplices, il y a dans la pièce une armoire aux poisons, contenant toute une série de fioles : acide prussique, strychnine, arsenic... et un bar où l'on trouve tous les alcools, toutes les liqueurs, avec lesquels mélanger le poison choisi, le moment venu...

Ajoutons à cela que Bob a trois jours pour prendre une décision et qu'un enregistrement le lui rappelle sans interruption...

« Qu'est-ce qui fit chanter le mot « homéopathie » dans le cerveau de Morane ? Peut-être était-ce la vue de l'armoire aux poisons... Guérir le mal par sa cause... Se guérir du poison par le poison... » p. 119

Il est des mélanges d'alcools et de produits qui donnent certains effets... Bob s'y emploie pour Mr. Mô et nous laisserons au lecteur le plaisir de (re)découvrir le subterfuge imaginé...

Quelques péripéties plus tard, Bob et Sandra sont en mesure de quitter leur affreuse prison, mais comment, sans se tromper ?

« Le Français et sa compagne débouchèrent dans une rotonde assez vaste, décorée à l'asiatique, de dragons en stuc peint et qu'éclairait une grande lampe toute en franges et en pendeloques. Autour de la rotonde, en plus de celle qu'ils venaient de franchir, se découpaient sept nouvelles portes peintes en rouge. Toutes pareilles. » p. 136

La couverture du Marabout junior en fait...

Il s'ensuivra un long suspense que nous laisserons aussi au lecteur la joie de (re)lire, jusqu'à ce que Bill et (tiens, qui revoilà) Erroll Dunkirk (alias Lawrence Miller des services secrets) ne mettent fin aux tourments des deux victimes du Club des Longs Couteaux...

Quant à Mô, il ne sortira plus de prison...

Toute l'aventure se termine autour d'une table du célèbre *Grotto* devant des plats chargés de fruits de mer... Wow ! ...

Des plats de fruits de mer...il est vingt-trois heures... mais qu'est ce que je fais encore devant mon pc moi ?...

Guy Bonnardeaux